

La philosophie du «Vicaire savoyard»*

—Le fondement épistémologique de la philosophie de J.-J. Rousseau—

Hiroo NAKAMURA**

Préface

Les 17^e et 18^e siècles depuis Descartes et Locke furent ceux de l'épistémologie. Tous les penseurs établirent au préalable leur théorie de la connaissance avant toute autre pensée (physique, métaphysique, sociologique, pédagogique, éthique, esthétique, religieuse, etc.). Même Rousseau ne fut pas un cas exceptionnel. Il ne pouvait pas l'être au 18^e siècle. Mais jusqu'ici ce sujet avait échappé aux rousseauistes. C'était un grand artiste, du commencement à la fin, et sa méthode pour voir les choses était toujours intuitive et sentimentale. Pourtant, dans la controverse avec les philosophes de son temps, il lui fallut exprimer ses idées le plus raisonnablement et logiquement possible, pour ne citer que celles sur l'éducation où il s'agissait d'élèves arrivés à l'âge de l'intelligence. C'est le chapitre «Profession de foi du Vicaire savoyard» dans «Émile ou de l'éducation» qui explique sa théorie de la connaissance le plus clairement et distinctement. On avait coutume jusqu'ici de traiter ce chapitre seulement du point de vue de la religion. Mais avant la philosophie religieuse, on remarquera l'épistémologie. Quelle épistémologie a donc la philosophie de Rousseau? Quelles sont ses caractéristiques?

1. La formation philosophique du jeune Rousseau

Tout d'abord, nous voudrions sonder d'avance le fondement philosophique du jeune Rousseau. Quelles philosophies exercèrent une influence sur lui?

Rousseau étudia la philosophie tranquillement dans le «verger de Madame de Warens»:

Tantôt avec Leibniz, Malebranche et Newton
Je monte ma raison sur un sublime ton,
J'examine les Lois des corps et des pensées:
Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud, Pascal,
Je devance Archimède, et je suis l'Hôpital.
Tantôt à la Physique appliquant mes problèmes,

* Communication présentée le 29 mai 1983 au 42^e congrès de l'Association philosophique du Japon.

** Chargé de cours à la faculté d'enseignement général.

Acceptée le 27 juin 1983

Je me laisse entraîner à l'esprit de système:

Je tâtonne Descartes et ses égarements

Sublimes, il est vrai, mais frivoles Romans.⁽¹⁾

H. Gouhier dit: «Comme Rousseau cite dans ce poème à peu près tous les écrivains, tous les savants, tous les philosophes anciens et modernes, on ne saurait prendre *Le Verger de Mme de Warens* pour un catalogue de ses lectures.»⁽²⁾ D'après l'investigation de P. Burgelin les philosophies qui exercèrent une grande influence sur le jeune Rousseau sont: l'empirisme de Locke, l'éthique de Samuel Clarke, la philosophie d'Henri de Boulainvilliers qui alliait Spinoza à Locke, celle de Gilbert-Charles Legendre qui alliait le sensualisme au dualisme, celle de «Histoire naturelle» de Georges-Louis Leclerc de Buffon et le «Discours de la méthode» de Descartes.⁽³⁾ L'empirisme de Locke et le cartésianisme sont sans doute les plus importantes de ces influences. Mais après tout, Rousseau est un cartésien, et sa particularité consista à avoir succédé aux métaphysiques du 17^e siècle au contraire des «Philosophes» qui les refusaient tout net.⁽⁴⁾ Il les exprima donc dans sa pédagogie où il fallait la persuasion raisonnable aux élèves parvenus à l'âge intelligent. Ils conçoivent naturellement les doutes cartésiens sur leurs vies, c'est-à-dire sur la vérité, le bien, la vertu, la foi et l'être de Dieu, et les professeurs doivent y répondre. Émile est bien le jeune Rousseau, et le vicaire est vraiment le Rousseau adulte qui est son gouverneur.

2. La philosophie du Vicaire savoyard

La «Profession de foi du Vicaire savoyard» est composée de quatre grandes parties (voir p.107. I~IV) dont la troisième peut à son tour être divisée en cinq autres (III-1~5). La discussion se développe progressivement à partir des doutes sur la vie, pour établir la théorie de la connaissance et arriver à la religion naturelle. (Cf. p. 107) Jetons un coup d'œil sur le contenu de la III^e partie.

Le vicaire dit: «Voyant par de tristes observations⁽⁵⁾ renverser les idées que j'avais du juste, de l'honnête et de tous les devoirs de l'homme, je perdais chaque jour quelqu'une des opinions que j'avais reçues.»⁽⁶⁾ Il était dans les dispositions d'incertitude et de doute que Descartes exige pour la recherche de la vérité. Sous la direction de Descartes, il établissait alors des préceptes et posait des questions comme:⁽⁷⁾ «Préceptes» (1) Porter l'amour de la vérité pour toute philosophie. (2) Porter une règle facile et simple pour toute méthode. (3) Admettre pour évidentes toutes celles auxquelles dans la sincérité de mon cœur je ne pourrai refuser mon consentement, pour vraies toutes celles qui me paraîtront avoir une liaison nécessaire avec ces premières. (4) Laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejeter ni les admettre, et sans me tourmenter à les éclaircir quand elles ne mènent à rien d'utile pour la pratique. «Questions» (1) Qui suis-je? (2) Quel droit ai-je de juger

les choses? (3) Qu'est-ce qui détermine mes jugements? Il y répond selon ses préceptes, comme suit: «J'existe et j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la première vérité qui me frappe.»⁽⁸⁾ (Cf. p. 107. III-1-(1)-(a)) Il est ici lockien. Mais en même temps il est cartésien, et continue: «... toujours est-il vrai qu'elle (la force de mon esprit qui rapproche et compare mes sensations) est en moi et non dans les choses, que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion de l'impression que font sur moi les objets. ... j'oserai prétendre à l'honneur de penser.»⁽⁹⁾ (Cf. p. 107. III-1-(1)-(b)) S'étant assuré de l'existence de son moi, il regarde hors de ce dernier (III-1-(2)) et s'assure de l'existence d'une volonté ou d'une intelligence qui meut l'univers, ordonne toutes choses et anime la nature. Il l'appelle Dieu et dit: «J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres; je le *sens* en moi, je le vois tout autour de moi; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, et mon esprit troublé n'aperçoit plus rien.»⁽¹⁰⁾ (Cf. p. 107. III-1, 2) Après avoir découvert les attributs de Dieu par lesquels il connaît son existence, il revient à lui-même, et cherche quel rang il occupe dans l'ordre des choses qu'elle gouverne et qu'il peut examiner. Il se trouve incontestablement au premier, par son espèce, par sa volonté ou son intelligence. Mais il voit le mal sur la terre: «Le concert règne entre les éléments, dit-il, et les hommes sont dans le chaos! Les animaux sont heureux, leur Roi seul est misérable!»⁽¹¹⁾ Mais pourtant, dans ces tristes réflexions et ces contradictions, il découvre deux principes distincts, dont l'un élève l'homme à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel, et l'autre le ramène basement en lui-même, l'asservit à l'empire des sens, aux passions. «Ma volonté est indépendante de mes sens.» «Je suis esclave par mes vices et libre par mes remord.» «Ne m'a-t-il pas (Dieu) donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître, la liberté pour le choisir?»⁽¹²⁾ (Cf. p. 107. III-3) Voilà sa théodicée et la voie vers la religion naturelle, à laquelle, d'après ce qu'il dit, se borne toute la théologie qu'on peut acquérir de soi-même par l'inspection de l'univers et le bon usage de ses facultés.

Comme nous venons de voir, c'est le cartésianisme qui traverse de part en part la philosophie du vicaire, c'est-à-dire de Rousseau, et la soutient. Le doute et le dualisme sont ses essences ou ses fondations. Mais il faut remarquer que l'empirisme de Locke et le sensualisme de Condillac se joignent ici. La particularité du doute et du dualisme de Rousseau fait alors un vif contraste avec celle de Descartes. «Le doute de Rousseau est d'abord le bilan d'une faillite morale», c'est-à-dire, «il est imposé à sa pensée et imposé par la vie: les déceptions de l'existence, l'hypocrisie des hommes, les préjugés sociaux l'on jeté dans une «incrédulité»: il s'est aperçu un jour que toutes ses croyances étaient par terre; son doute est un «état».» Le doute de Descartes est «un moyen que la raison a mis au point pour procéder à la

vérification de la vérité; il est donc un parti-pris de la volonté et il ressemble à une expérience de laboratoire: c'est bien un doute «méthodique» et, de fait, il est prescrit dans la première règle de la méthode», c'est-à-dire, «il est la suite d'un échec dans l'ordre du savoir: à l'origine de la révision générale de ses opinions, il y a la faillite des sciences qu'on enseigne dans les écoles.»⁽¹³⁾ À l'égard du dualisme, le point de départ de la discussion de Rousseau est le sens, tandis qu'elle est la pensée chez Descartes. Ainsi, la philosophie de Rousseau concerne toujours la sensibilité; son doute est d'abord le bilan d'une faillite morale dans la vie réelle, et son dualisme prend les sens pour point de départ. Mais son originalité consiste à unifier la dualité sous la conception du «sentiment» dans le monde moral et celui du culte. C'est là le sentimentalisme de Rousseau: «Nous sentons avant de connaître. Les actes de la conscience ne sont pas des jugements, mais des sentiments.» «Exister pour nous, c'est sentir; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, et nous avons eu des sentiments avant des idées.» «Le culte que Dieu demande est celui du cœur.»⁽¹⁴⁾

3. L'épistémologie de Rousseau

Dans le chapitre précédent, nous avons donné un aperçu général du contenu de la «Profession de foi du Vicaire savoyard». Sur cette «Profession», Gouhier écrit: «Il a réalisé, au sens actif du mot, la distance entre l'état subjectif de certitude et l'exigence objective de vérité; la démonstration des trois «articles» (voir p. 107. III-1, 2,3) et la théorie de la connaissance qui en est la préface permettent justement de la réduire et, à la limite, de l'abolir.»⁽¹⁵⁾ Or, quelle est cette théorie de la connaissance? Comment permet-elle donc de réduire la distance et de l'abolir? Quel fondement épistémologique la philosophie de Rousseau a-t-elle dans la connaissance? À titre d'essai, nous chercherons à le savoir en nous aidant de la classification de Kant de la connaissance de la raison.⁽¹⁶⁾

(1) De la connaissance physique: «Je sais seulement que la vérité est dans les choses et non pas dans mon esprit qui les juge, et que moins je mets du mien dans les jugements que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité.»⁽¹⁷⁾ Or, qu'est-ce donc que la vérité? Selon la définition traditionnelle du 18^e siècle, elle consiste dans «l'accord d'une connaissance avec son objet». ⁽¹⁸⁾ L'idéaliste trouve l'objectivité de cet accord dans la raison, c'est-à-dire la force active et intelligente de l'esprit, tandis que le sensualiste la trouve dans les sens. Rousseau se met ici du côté du dernier. Mais cependant, comme cartésien, il ne renonce jamais à la raison et a conscience de son action ici. Après les mots cités plus haut, il dit: «ainsi ma règle de me livrer au sentiment plus qu'à la raison est confirmée par la raison même.»⁽¹⁹⁾ Ne retrouve-t-on pas ici «la raison» ou «le bon sens» de Descartes? Chez Rousseau, c'est le sens qui saisit la vérité dans la connaissance physique, et la raison

en a conscience.

(2) De la connaissance pratique: La vérité physique consiste dans les choses, tandis que la vérité pratique, c'est-à-dire celle de la morale, consiste en moi-même: «La cause déterminante est en (l'homme) lui-même.»⁽²⁰⁾ Qu'est-ce que cette cause déterminante? Elle n'est rien d'autre que le libre arbitre. «Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre.»⁽²¹⁾ Plus concrètement parlant, «Je suis esclave par mes vices et libre par mes remords.»⁽²²⁾ Or, comment est-ce qu'on connaît la liberté ou la moralité? «Je ne connais, dit-il, la volonté que par le sentiment de la mienne.»⁽²³⁾ Dans la connaissance pratique, il s'agit du sentiment. Ce n'est rien d'autre que «la voix intérieure»⁽²⁴⁾ et «la conscience».⁽²⁵⁾ Il l'exprime en d'autres mots: «l'instinct moral» et «un principe inné».⁽²⁶⁾ C'est la conscience qui saisit la vérité de la moralité, c'est-à-dire le bien et la justice, et le sentiment en a conscience, c'est-à-dire le sent.

(3) De la connaissance religieuse: Comment peut-on donc connaître Dieu? «Plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la connais; mais elle est, cela me suffit.»⁽²⁷⁾ On ne peut connaître Dieu ni par les sens ni par la raison. Le plus digne usage de la raison est alors, dit-il, «de s'anéantir devant toi.» «C'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.»⁽²⁸⁾ C'est «le cœur» qu'il maintient là. «Le culte que Dieu demande est celui du cœur.»⁽²⁹⁾ «Le culte essentiel est celui du cœur.»⁽³⁰⁾ Il s'agit là du «sentiment intérieur» que Dieu inspire au cœur. «Voyez le spectacle de la nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement?»⁽³¹⁾ Quand on écoute la voix intérieure, «si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connaître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, et à remplir pour lui plaire tous mes devoirs sur la terre.»⁽³²⁾

Alors, pour reprendre les mots de Gouhier cités page 102—«réduire la distance et, à la limite, l'abolir»——, comment Rousseau réduit-il et abolit-il cette distance? Comme il est dit plus haut, la vérité consiste dans l'accord d'une connaissance avec son objet. Alors, comment Rousseau saisit-il l'objectivité de la vérité? On peut apercevoir la réponse dans son sensualisme et son sentimentalisme. (i) (dans le sensualisme) La plus certaine des facultés cognitives pour arriver à la connaissance physique est le sens, car la vérité n'est pas du côté du sujet, mais de l'objet (voir la page précédente (1)), et le sens en est situé le plus proche; (ii) (dans le sentimentalisme) Pour arriver à la connaissance pratique et religieuse, le sentiment intérieur, c'est-à-dire la conscience est la plus certaine des facultés cognitives, car le sentiment est situé le plus proche du bien et de la foi, c'est-à-dire de la vérité de la morale et du culte; il est «l'instinct moral»,⁽³³⁾—«Conscience! conscience! instinct divin, immortelle et céleste voix;... qui rends l'homme semblable à Dieu,

c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions». ⁽³⁴⁾ Or, cela ne signifie-t-il pas que le fondement épistémologique de Rousseau consiste, en un mot, dans «l'immédiation» dans la connaissance? Chez Rousseau, l'accord *immédiat* du sujet avec l'objet, c'est-à-dire du sens avec les choses et du sentiment avec la moralité et Dieu, c'est la base de l'objectivité de la vérité dans la connaissance.

4. Conclusion

«Que d'hommes entre Dieu et moi!» ⁽³⁵⁾ Ce cri exprime explicitement la caractéristique de la philosophie de Rousseau. Il s'agit ici de l'*accord immédiat* de la bonté naturelle de l'homme (les enfants y compris—sans distinction d'âge—) avec la vérité, le bien ou la beauté, et Dieu. Au point de vue épistémologique, le problème de la fissure entre le sujet et l'objet qui avait obsédé l'épistémologie traditionnelle depuis Descartes, Rousseau chercha à le résoudre par l'introduction de l'idée de l'immédiation; dans la connaissance physique, le sens est lié directement à la vérité des choses, dans la conscience de cela, la raison, dans la morale et le culte, le sentiment intérieur (la conscience) est lié directement au bien et à Dieu. Rousseau appelle cette immédiation «nature», ⁽³⁶⁾ et son culte, «la religion naturelle». Il met donc à la fois du sensualisme et du cartésianisme dans son sentimentalisme, c'est-à-dire sa philosophie de la nature ou de l'immédiation. L'originalité ⁽³⁷⁾ de Rousseau consiste à avoir appliqué cette idée de l'immédiation aux problèmes pratiques, particulièrement à ceux de la morale, de la foi, de l'éducation, de la politique, etc.; il abolit diverses médiations comme l'Église et l'Écriture dans la foi, le fouet ou les contraintes des pédagogues dans l'éducation, ou l'obéissance imposée au peuple dans la politique.

NOTES

- (1) *Œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau* (abréviation O.C.), édition publiée sous la direction de Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, t.II, p.1128.
- (2) Henri GOUHIER, *Les méditations métaphysiques de Jean-Jacques Rousseau*, Librairie philosophique J.Vrin, 1970, p.50.
- (3) Cf. O.C.t.IV, pp. LXX~LXXIV.
- (4) Cf. Rousseau, *Études interdisciplinaires*, sous la direction de Takeo KUWABARA, Mémoire de l'Institut des sciences humaines de l'université de Kyoto, éditions Iwanami, 1968, pp.32~33, p.35.
- (5) indique le scandale de sa relation avec une jeune fille. Il s'ensuivit qu'il fut arrêté, interdit et chassé. (Cf. O.C.t.IV, p.567)
- (6) O.C.t.IV, p.567.
- (7) Cf. *ibid.*, p.570. Comparer ceci avec les mots de Descartes dans *Discours de la méthode* II^e, III^e et IV^e partie (*Œuvres de Descartes*, publiées par Charles ADAM & Paul

TANNERY, t.VI, pp.18~19, pp.23~24, pp.27~29, pp.31~32, etc.)

- (8) *Ibid.* La proposition de Descartes «Cogito, ergo sum» a deux significations : (i) la certitude absolue de l'existence du moi (l'âme), et (ii) la réponse à la question «qui suis-je?», — «je suis une chose qui pense.» Or, chez Rousseau, la proposition est «je sens, donc je suis», et elle a également deux significations: (i) la certitude de l'existence du moi, et (ii) la réponse à la question «qui suis-je?», — «je suis une chose qui sent.» Que ces propositions visent bien seulement au «point d'Archimède» dans toute la philosophie, est commun aux deux, mais il manque chez Rousseau l'absolu de la certitude, et il s'agit là du sens ou de sentir, car le doute de Descartes est le doute *méthodique*, tandis que celui de Rousseau n'est rien d'autre que la faillite morale dans la vie. Rousseau demeure toujours dans l'ordre de la vie réelle, tandis que Descartes vise au monde de l'idée absolue, par exemple celui de la mathématique universelle.
- (9) *Ibid.*, p.573.
- (10) *Ibid.*, p.581.
- (11) *Ibid.*, p.583.
- (12) *Ibid.*, p.585, p.586 p.605.
- (13) Henri GOUHIER, *Ce que le Vicaire doit à Descartes*, Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, Genève, t.35, 1959~1962, p.142. Voir aussi la note (8).
- (14) *O.C.* t.IV, p.599, p.600, p.608.
- (15) Henri GOUHIER, *Les méditations métaphysiques de Jean-Jacques Rousseau*, p.89.
- (16) «La connaissance de la raison peut se rapporter à son objet de deux manières, soit simplement pour déterminer cet objet et son concept (qui doit être donné d'autre part), soit aussi pour le réaliser. L'une est la connaissance théorique et l'autre la connaissance pratique de la raison.» (Emmanuel KANT, *Critique de la raison pure*, traduction française par A. TREMESAYGUES et B. PACAUD, Presses Universitaires de France, Paris, 1944, p.16; PhB 37a, BX~XI) Kant dit: «la connaissance théorique: une connaissance par laquelle je connais ce qui est, et la connaissance pratique: celle par laquelle je me représente ce qui doit être.» (*ibid.*, p.447; *ibid.*, A633=B661) Puisqu'on peut croire que cette dernière contient non seulement la morale, mais encore la foi, et que le sujet originel de la «Profession de foi du Vicaire savoyard» est la théodicée, je joindrai à cela la connaissance religieuse.
- (17) *O.C.* t.IV, p.573.
- (18) Emmanuel KANT, *op.cit.*, p.80; A58=B82~83.
- (19) *O.C.* t.IV, p.573.
- (20),(21),(22),(23) *Ibid.*, p.586.
- (24) *Ibid.*, p.585.
- (25) *Ibid.*, p.594.
- (26) *Ibid.*, p.598.
- (27),(28) *Ibid.*, p.594.
- (29) *Ibid.*, p.608.
- (30) *Ibid.*, p.627.
- (31) *Ibid.*, p.607.

(32) *Ibid.*, p. 625.

(33) *Ibid.*, p. 598.

(34) *Ibid.*, pp. 600~601.

(35) *Ibid.*, p. 610.

(36) Cf. *ibid.*, p. 595, p. 597, p. 624, etc..

(37) Le fait que Rousseau était un musicien (cf. *O.C.* t. I, p. 1317) est aussi très important, car il s'agit là précisément du cœur ou du sentiment intérieur qui caractérise primitivement la musique. L'art le plus proche de notre sentiment primitif, c'est l'expression qui a recours à la sensation. Or, «le son» et «la forme» sont des formes primordiales des moyens d'expression de l'art, et les domaines des arts qui les utilisent sont la musique et les beaux-arts. Si la forme de pure intuition *a priori* à laquelle se soumet la première est «le temps», celle à laquelle obéissent les derniers est «l'espace»: la première est donc plus proche du sentiment primitif de l'homme que les derniers, car, —d'après l'Éthétique transcendantale de Kant—, «si je puis dire *a priori* que tous les phénomènes extérieurs sont déterminés *a priori* dans l'espace et d'après les rapports de l'espace, alors je puis dire d'une manière tout à fait générale, en partant du principe du sens interne, que tous les phénomènes en général, c'est-à-dire tous les objets, sont dans le temps et qu'ils sont nécessairement soumis aux rapports du temps.» (Emmanuel KANT, *op. cit.*, pp. 63~64; A34=B51) La musique—l'accord ou le rythme doux, ou bien la mélodie douce—est justement située le plus proche de la sensibilité ou du sentiment intérieur (instinct) de l'homme. Chez Rousseau, la musique et la philosophie (l'épistémologie), c'est-à-dire celle de l'immédiation, sont intimement liées.

PROFESSION DE FOI DU VICAIRE SAVOYARD

I. Le doute sur la vie

«... je perdais chaque jour quelqu'une des opinions que j'avais reçues.» (O. C. IV, p. 567)

«j'étais dans ces dispositions d'incertitude et de doute que Descartes exige pour la recherche de la vérité.» (*ibid.*)

II. La méthode pour penser et les questions épistémologiques

«Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute philosophie, et pour toute méthode une règle facile et simple... je reprends sur cette règle l'examen des connaissances qui m'intéressent, résolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles dans la sincérité de mon cœur je ne pourrai refuser mon consentement, pour vraies toutes celles qui me paraîtront avoir une liaison nécessaire avec ces premières, et de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejeter ni les admettre, et sans me tourmenter à les éclaircir quand elles ne mènent à rien d'utile pour la pratique.» (*ibid.*, p. 570)

«Mais qui suis-je? Quel droit ai-je de juger les choses, et qu'est-ce qui détermine mes jugements?» (*ibid.*)

III. De la religion naturelle

1. Le premier article de foi:

«Tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire.» (*ibid.*, p. 576)

«Je crois donc qu'une volonté meut l'univers et anime la nature.» (*ibid.*)

(1) De moi-même

(a) La première vérité

«J'existe et J'ai des sens par lesquels je suis affecté.» (*ibid.*, p. 570)

(b) La seconde vérité

«... toujours est-il vrai qu'elle* est en moi et non dans les choses, que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion de l'impression que font sur moi les objets.» (*ibid.*, p. 573)

(2) Regard hors de moi

2. Le second article de foi:

«Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue selon de certaines lois me montre une intelligence.» (*ibid.*, p. 578)

3. Le troisième article de foi:

«L'homme est donc libre dans ses actions et comme tel animé d'une substance immatérielle.» (*ibid.*, pp. 586~7)

4. De Dieu:

«Enfin plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore.» (*ibid.*, p. 594)

5. Maximes ou règles de conduite:

«La conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme; elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps.» (*ibid.*, p. 595)

«Ne m'a-t-il** pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître, la liberté pour le choisir?» (*ibid.*, p. 604)

IV. De la révélation, des écritures et de ces dogmes

«La foi s'assure et s'affermite par l'entendement.» (*ibid.*, p. 614)

(α) «À l'égard des dogmes, ... ils doivent être clairs, lumineux, frappants par leur évidence.» (*ibid.*)

(β) «C'est à la révélation de nous enseigner ces vérités d'une manière sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croie.» (*ibid.*)

«Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature.» (*ibid.*, d. 624)

«La majesté Édes critiques m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur... Se peut-il qu'un livre à fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes?» (*ibid.*, p. 625)

* La force de mon esprit qui rapproche et compare mes sensations.

** Le sage auteur=Dieu